

GABRIEL LE BER

(Promotion 1908-1909)

NOTICE PAR M. AUGUSTE CHAMPETIER DE RIBES

Les hommes de notre génération, qui sont rentrés au Palais en novembre 1918, ont eu l'impression d'une effroyable solitude. Ceux que nous aimions le plus, les chefs de nos promotions, ne rentraient pas avec nous.

Là-bas, dans nos secteurs éloignés, nous avons appris leur disparition. Nous avons serré les dents pour ne pas pleurer.

En retrouvant sans eux l'atmosphère de la maison commune, en parcourant seuls la grand'salle, où si souvent côte à côte nous avons longuement bavardé à l'époque heureuse où les stagiaires avaient encore le temps d'en perdre un peu, nous réalisions les pertes que nous avons faites.

Millevoye, Dubarle, Sabatier, Viven, Bonnet, Le Ber — je ne nomme que les inséparables — tous tués.

Tristes épaves de la tourmente, où nous avons perdu le meilleur de nous-même, comme nous étions seuls.

Nous avons tort : « Tu saurais me sentir auprès de toi même demeurée seule », écrivait Le Ber à sa femme trois jours avant sa mort. Sachons nous aussi sentir la présence de nos morts.

Jamais celle de mon ami ne me fut plus sensible que dans cette bibliothèque où naquit autour de la table des secrétaires de 1908, la tendre affection, qui reste la fierté

de ma vie, et où je veux le voir, entouré de tous ceux, dont il disait « qu'il avait l'honneur de les aimer ».

Non pas que j'aie la prétention de retracer la vie de Gabriel Le Ber, avocat à la Cour de Paris, sous-lieutenant au 14^e régiment d'infanterie, blessé mortellement sur les ruines du Fort de Douaumont le 22 mai 1916, à trente-six ans.

Je voudrais seulement, pour ceux qui l'ont connu, évoquer, dans le milieu qu'il aimait, son âme si douce, qui fut si grande.

Il nous suffira de feuilleter ses lettres de guerre, que la piété de sa femme a recueillies pour ses enfants.

Les magistrats et les confrères qui l'ont entendu plaider, savent qu'il était un bel avocat.

Les camarades, qui le rencontraient à l'audience, le connaissaient comme le compagnon le plus aimable, le plus gai, animant tous les groupes de sa verve parfois malicieuse, jamais méchante.

Seuls ses amis ont su ce que cette exubérance apparente cachait de sensibilité aiguisée, toujours prête à le faire souffrir.

Il ne pouvait être heureux qu'en se donnant tout entier et n'a trouvé la paix que dans le sacrifice.

Pacifiste convaincu, il détestait la guerre. Combien de chauvins l'ont faite comme il l'a faite.

Mobilisé dans un régiment territorial, il ne put se contenter du rôle d'interprète de l'armée anglaise, que tout de suite, il avait sollicité pour échapper au dépôt.

« Décidément, écrivait-il, il n'est qu'une place : le feu. Là est le devoir. Il n'y a que là qu'on puisse s'estimer satisfait.

« Je sens que je ne vivrai comme j'aspire à vivre que sur le front, à la tête de soldats français. Femme, enfants, cela doit, hélas ! ne pas compter en ces heures. Il faut avant tout donner l'exemple, et plus on prétend avoir le cœur bien placé, plus il faut donner l'exemple grand. »

A sa femme :

Ton cœur est trop bien placé pour ne pas être à la hauteur du sacrifice que je te demande. Sacrifice! est-ce bien le vrai mot? Tu seras bien plus fière de moi, ainsi! Les plus grandes chances sont pour que je revienne et alors nous vivrons heureux, d'autant plus heureux que nous aurons davantage le sentiment du devoir accompli et la conscience satisfaite.

Et si je ne reviens pas, tu auras fait le plus grand sacrifice que la Providence puisse t'imposer. Mais tu pieras Dieu de te donner la force de le supporter, et tu veilleras pour moi avec une double tendresse sur nos chers petits.

Enfin si je reviens cul-de-jatte, tu feras ton purgatoire sur terre, et tu me pousseras grincheux dans une petite voiture...

Qu'en tout cas, la pensée que nous combattons pour une cause émancipatrice, pour la chute du militarisme, et pour l'avènement d'une paix durable, domine dans ton âme toutes autres préoccupations.

Et à Henri Millevoye, qu'il veut retrouver au 74^e :

Je veux aller me mêler à nos Français, retrouver l'âme exquise du peuple de France gaie et émue, et qui récompense de tant d'affection ceux qui lui apportent un peu d'eux-mêmes... Mourir dans ces conditions, pour une aussi belle cause, près d'un ami comme toi, n'est presque plus un sacrifice.

Et quand il obtient satisfaction, écoutez son cri de joie :

Je veux que tu sois heureuse de me voir dans un régiment d'active, car moi, je suis ravi. Non vraiment, je crois maintenant que je n'ai pas été mû par un sentiment du devoir, mais par la prescience de la douceur de vivre parmi les Français. C'est exquis.

Il s'est donné, il est heureux.

Il ne se reprendra plus. Blessé d'un éclat d'obus au Labyrinthe en juin 1915, renvoyé au dépôt, affecté à un régiment territorial, il n'aura de cesse qu'il n'ait obtenu son retour au 74^e : « Je tiens, pour l'honneur du nom que

je porte, écrit-il à sa grand'mère, à le tenir dans les rangs de ceux de nos compatriotes qui peuvent le connaître. C'est le premier de mes devoirs de chef de famille. »

Au milieu de ses paysans normands, dans la compagnie voisine de celle que commande Henri Millevoye, Le Ber s'épanouit, sans arrière-pensée.

Tantôt il se laisse aller à cette insoucianta joie de vivre, qu'ont connue seulement dans la plénitude ceux qui avaient fait le sacrifice de leur vie, et ses lettres sont pleines d'anecdotes savoureuses, où nous retrouvons le grand animateur des farces héroïques et des mystifications inoffensives.

Tantôt il s'abandonne à plus de mélancolie. C'est surtout quand, dans les tranchées ou au cantonnement de repos, les échos lointains des cloches de Pâques ou de Toussaint, évoquent en sa mémoire les fêtes du souvenir :

Fête de tous les Saints, préface et vigile de la fête des Morts. J'aimerais à aller la passer à Hougerville, dans le cadre de mon enfance, cette fête de souvenirs et je n'y ai à peu près jamais manqué...

A cette fête, j'associe mille sensations mélancoliques qui me l'ont toujours fait aimer et appréhender à la fois, le son des cloches de campagne tintant un glas martelé et haletant, un soleil pâle, un ciel apaisé et doux, versant un dernier sourire sur mille choses vouées à une prochaine destruction; le charme alangui et prenant des choses finissantes qui semblent chercher à vous attacher, les ors, les roux des bois et des landes... et cette odeur de pourriture qui monte déjà du sol : par-dessus tout, se dégageant de toutes ces impressions les reliant et les dominant, le sentiment d'être tout près de cette longue chaîne de générations, qui ont vécu où je vis et avec lesquels j'irai bientôt me confondre.

Je songe à toutes les pauvres femmes laissées derrière nous... je les vois sur les tombes ou en prière dans les églises, ou écoutant la sonnerie des cloches dans le foyer vide d'un être aimé.

Je songe non pas tant à celles qui pleurent ayant reçu la fatale nouvelle, qu'à celles pour qui chaque jour ramène une anxiété, à toutes celles qui ne savent pas...

Où sont les de Ribes, Millevoye, Chaumié, nos frères, tous mes amis, tous mes camarades? La guerre m'a si brutalement

arraché à la vie que je ne puis croire qu'ils vivent ce cauchemar. Et pourtant ils mènent cette vie, plus rude peut-être. Ils sont sur les champs de bataille, ou sur un lit d'hôpital, ou dans la tombe, je ne sais où, et je ne puis prononcer leurs noms, fixer ma pensée avec certitude sur un vivant, un mutilé ou un mort.

Hélas ! il eut souvent l'occasion de fixer sa pensée sur des morts, et ce furent les seuls chagrins de sa vie de soldat.

La mort d'Henri Millevoye, qu'il apprit au dépôt, après sa première blessure, fut un déchirement.

A l'écouter parler de son ami, apprenons à le connaître davantage :

Ce matin, dimanche 3 octobre, un ami, qui arrivait à la caserne, m'a pris à part et m'a dit : « Vous allez apprendre une nouvelle qui vous causera sans doute de la peine. J'ai vu dans le journal que Millevoye avait été tué. »

C'était dans la cour du quartier, les hommes étaient rassemblés... après avoir balbutié quelques mots dans ma surprise, je me suis remis à mes occupations, comme si de rien n'était...

A 9 heures, j'ai franchi la porte du quartier la tête vide, assommé... Un camarade m'a rencontré, je l'ai suivi à la messe. Pendant la messe les larmes sont enfin venues.

Je me suis enfui à la sortie pour être seul... et toute l'après-midi j'ai pensé à mon ami mort...

Le paysage d'automne était plein de souvenirs. C'était l'époque où nous nous retrouvions au Crotoy... C'étaient d'exquises parties, dans l'intimité d'un tête-à-tête et que l'entrain de mon ami animait...

Il était toujours à ce qu'il faisait, tout entier à la chasse, au travail, à la correspondance, à la lecture, au rêve, au jeu, au sommeil. Dès qu'il s'éveillait, la maison s'animait. Il semblait un réveil-matin. Il s'ébrouait, il secouait ses plumes, il chassait à grands mouvements le sommeil.

Les portes qu'il ouvrait, les volets et les fenêtres qu'il claquait, les appels qu'il lançait de droite à gauche, son activité qui se dépensait aussitôt, ses chants ou ses sifflements mettaient le branle-bas dans la maison.

Autour de lui chacun sortait de sa torpeur... on entendait

prendre toute l'allégresse de la vie... Déjà il était à son courrier, à son travail, ou, le fusil sur l'épaule, il entraînait vers la plaine son chien d'arrêt...

Mais que ce fut au sport ou au travail, il s'y adonnait avec passion, se reposant de l'un dans l'autre, sans que jamais la faculté à laquelle il faisait appel se relâchât au cours de l'exercice qu'il avait fixé.

Et c'est ainsi qu'on le vit réussir, progresser et briller dans tout ce qu'il entreprit, sans effort apparent; l'activité était chez lui un don inné et c'est comme en se jouant qu'il l'employait. Aussi n'y avait-il rien d'âpre en elle, et l'on ne pouvait éprouver de jalousie à voir le succès où elle le conduisait.

A-t-on jamais fait portrait plus vivant de cet incomparable animateur que fut Henri Millevoye.

Privé de son ami, Le Ber reporta tout son besoin d'expansion et de tendresse sur ses hommes, dont il sut si bien se faire aimer.

« J'ai eu la satisfaction, écrivait-il le 7 mars 1915, un mois après son arrivée au 74^e, j'ai eu la satisfaction de sentir que je commençais à être apprécié de mes hommes et aimé d'eux. Je lis cela dans leurs regards, qui prennent, lorsqu'ils me parlent, une bonne tonalité douce. Et hier soir, les deux anciens de ma section ont dit de moi que j'étais tout à fait un type dans le genre du lieutenant Bonnal. C'est le plus grand compliment que l'on puisse faire dans la compagnie, car son nom revient sans cesse parmi ceux qui ont été sous ses ordres, tant il était aimé. Tu comprends quelle récompense cela a été pour moi d'être comparé à lui.

« Oui, il n'y a pas à dire, qui sait aller au peuple, lui parler, s'en faire aimer, goûte les plus hautes sensations qu'on puisse imaginer. »

Il faudrait pouvoir lire toutes les lettres de Le Ber, pour savoir la délicatesse de la cour qu'il fit à ses soldats et la profondeur de l'attachement qui le liait à tous les hommes de sa section. Il avait au suprême degré les qualités qui

font les conducteurs d'hommes et ont fait, pendant la guerre, la supériorité de l'officier français.

Quand vint l'heure du sacrifice suprême, il était l'idole de sa section, il faisait de ses hommes ce qu'il voulait.

Le 19 mai 1916, après une courte période de repos à l'arrière, le 74^e remonte en ligne en face de Douaumont. Des tranchées de départ, Le Ber écrit à sa femme :

Nous sommes montés en tranchées, hier soir, Lanquetot et moi, pour reconnaître le secteur, que notre compagnie va occuper ce soir et nous l'y attendons.

Je pense que nous aurons l'occasion de montrer notre mordant.

Je suis calme, très.

Vraiment, on se familiarise avec l'idée de la mort. On l'accepte. Mon seul regret serait de te faire tant de peine. Mais tu saurais me sentir auprès de toi, même demeurée seule.

Sois sûre que, s'il existe un ciel, nous nous y retrouverons. Je demanderai à Dieu, si je n'ai pas su le sentir en cette vie de faire grâce à un homme de bonne volonté. Mais si je t'écris à tout événement, sois sûre que je suis confiant et désireux de venir te rejoindre et de garder le plus longtemps possible mon rôle de mari et de père. Sois courageuse et confiante.

Le 22 mai, la section que commande Le Ber, est engagée. Tapis dans les trous d'obus, sous un marmitage intense, ils attendent l'heure de l'assaut. Pour tromper l'énervement de l'attente, pour inspirer confiance à ses soldats, Le Ber tire de sa tunique un jeu de cartes et commence une patience. Une marmite éclate, couvrant d'éclats le jeu et le joueur : « C'est idiot, dit-il, on ne peut même pas jouer aux cartes ».

Enfin l'heure est arrivée. Tout le bataillon progresse, le voici jusque dans Douaumont. Mais l'ennemi reprend son tir avec plus de force. Alors, seul, en avant de ses hommes, s'avancant pour reconnaître le terrain, Le Ber se lève. Tout de suite, il tombe. Deux balles de mitrailleuse l'ont atteint.

Il se sent blessé mortellement. Un soldat s'est élancé

pour le soutenir, il lui tend ses bagues : « Tu les donneras à ma femme, tu lui diras que ma dernière pensée est pour elle et pour nos enfants, que je meurs en chrétien », puis, redevenant le chef qui commande : « Va à ton devoir, petit. Il n'y a plus rien à faire pour moi. On a besoin de toi. Laisse-moi. Va. »

Mais ses hommes ne veulent pas l'abandonner ainsi, ils le traînent comme ils peuvent, jusqu'au poste du commandant : au moins avant de mourir il verra des regards amis.

« Tu diras à ma femme et à mes enfants, peut-il encore dire à son capitaine, que je donne ma vie pour Dieu, pour la France et pour la sainte cause de la paix. »

Et c'est dans cette pensée, qui fut celle de sa vie, que doucement il s'est endormi.

Devant de telles vies et de telles morts, il ne suffit pas d'admirer, ne convient-il pas plutôt de tomber à genoux et de prier?